

Landesbibliothek Oldenburg

Digitalisierung von Drucken

La Logique, Ou Systeme De Reflexions

Qui peuvent contribuer à la netteté & à l'étendue de nos Connoissances

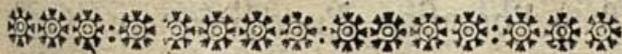
Crousaz, Jean-Pierre de

Lausanne, 1741

Chapitre II. De quelle manière on doit chercher les Argumens.

urn:nbn:de:gbv:45:1-9219

l'essentiel, on gagne pour acceffoire, de connoître l'importance de la question: si on ne la trouve pas importante & qu'elle ne paroisse d'aucune utilité, on lui refuse avec raison un tems trop précieux, pour le perdre à courir après ce qui n'est d'aucun usage. Mais si la question se trouve de poids, soit par elle-même, soit par ses suites, on redouble son attention pour la bien examiner. Il arrive encore souvent, sur tout lors que les questions ne roulent pas sur des sujets fort composés, qu'après les avoir bien déterminées, & avoir substitué la définition à la place du défini, elles se trouvent décidées, sans avoir besoin d'y répandre la lumière des preuves & du raisonnement.



CHAPITRE II.

De quelle manière on doit chercher les Argumens.

I. **L**ORS que ce secours, dont nous venons de parler, un des plus utiles que l'on puisse
 Q 4

23.
 Définition de l'argument.

seiller, ne se trouve pas suffisant, il faut chercher, comme nous l'avons dit, quelques idées qui, se joignant à celles du sujet & de l'attribut, les étendent & les amplifient assez, pour en rendre le rapport manifeste. Cette troisième idée, à la découverte de laquelle il faut travailler pour former des raisonnemens, s'appelle *Moyen*, parce qu'elle lie les deux autres & se place comme entre elles: on l'appelle encore *l'argument*, terme dont on se sert pour marquer ce qui illustre, ce qui déclare, & ce qui prouve.

24.
Premier
moyen qui
facilite la
découver-
te de l'ar-
gument.

II. Telle est la nature de notre Esprit, ainsi que nous l'avons déjà remarqué plusieurs fois, qu'une idée en produit d'autres, ou qu'une seconde idée naît & s'excite, ensuite & à l'occasion d'une première. C'est encore une vérité d'expérience qu'une seconde idée a plus ou moins de rapport avec la première, selon que l'on est plus ou moins attentif. Le premier conseil que nous donnerons pour la découverte de ce que nous appellons *argument*, sera donc de comparer avec attention, l'idée du sujet avec celle de l'attribut, de

de se les rendre présentes toutes deux; car de cette attention appliquée, que l'on donnera à l'une & à l'autre de ces idées en même tems, il en naîtra une troisième qui aura du rapport à toutes deux. On n'aura pas de peine à sentir ainsi deux idées tout à la fois, dès que l'on aura eu soin de se les rendre familières; c'est par là qu'il faut commencer: l'attention que l'on donne à la définition de chaque terme servira encore beaucoup à s'en rendre l'idée familière.

III. L'expérience nous apprend 25.
que la fécondité de l'esprit se reveil- Second
le & s'anime par des questions; il moien.
faut donc se demander à soi-même,
que faudroit-il savoir pour s'assurer
du rapport qu'il y a entre le sujet
de ma question & son attribut?
Quelle nouvelle lumière pourroit
m'en instruire? quelle nouvelle idée
pourroit me le manifester? Envisager
la question plein d'un tel désir, c'est
un moien efficace de faire naître
en soi de quoi le remplir.

IV. Quand on demande, par e- Application
xemple, si l'on doit faire la guerre; tion de
la question peut rouler sur l'utilité, ces avis à
un exer-
sur ple.

Q §

sur ple.

sur la certitude du succès, ou sur la justice de quelque guerre en particulier ; mais dès que le sens de cette question aura été déterminé à celui-ci, s'il y a des guerres que l'on puisse entreprendre sans trahir l'humanité, sans violer ce que l'on doit à soi-même & aux autres hommes, ou si, au contraire ce qu'on doit à soi-même & aux autres peut dans de certaines circonstances, engager à entreprendre une guerre. Pour définir cette question, je définis d'abord les termes, & mettant la définition à la place du défini, il se trouve que je demande, *si l'intérêt de la Société humaine engage quelquefois à des voies violentes, & qui vont à tuer & à ruiner ceux qui la troublent.*

P. Buff.
L. II.
Art. IV.

Pour décider cette question, que faudroit-il savoir? Il faudroit savoir si l'intérêt de la Société humaine, peut, dans de certaines occasions, aller jusques à rendre légitimes les voies sanguinaires, & pour cela il faudroit encore savoir, jusques où l'intérêt de la Société humaine porte notre obligation. A cette question, quand je me la fais attentivement, je n'ai pas de peine

peine à répondre, que l'intérêt de la Société oblige les hommes, de faire tout ce qui est en leur puissance, pour y conserver l'ordre & la tranquillité. Cela étant, que me reste-t-il à savoir, pour achever l'éclaircissement de cette question? Il faut savoir s'il y a des cas, où la conservation de l'ordre & de la tranquillité exige des voies violentes, & pour cet effet, il faut voir s'il y a des cas, où l'on ne peut maintenir l'ordre & la tranquillité qu'en se portant à des actes violens, pour reprimer ceux qui la troublent, soit en refusant de rendre ce qu'ils doivent, soit en portant leurs mains sur ce qui ne leur appartient pas. Poser de tels cas, c'est établir l'argument qui décide cette question.

V. Cet exemple, en éclaircissant la pratique de la règle précédente, rend en même tems sensibles deux autres remarques, l'une que la question s'éclaircit d'autant plus démonstrativement, par la découverte d'une troisième idée, que cette idée est plus déterminée; l'autre qu'on découvre cette troisième idée, d'autant plus aisément & d'autant plus juste,

Q 6 que

27.
Les idées
détermi-
nées four-
nissent les
meilleurs
argumens

que l'on connoît mieux les principes d'où dépend la résolution de la question, & qu'on se les est rendus plus familiers. C'est par la connoissance de ces principes qu'il faut toujours commencer; quand on n'a pas encore assez étudié les matières, sur lesquelles les questions roulent, c'est trop se hasarder que d'en entreprendre la solution.

28.
Exemples
de mau-
vais rai-
sonne-
mens.

VI. Il n'est pas nécessaire de sortir de la question que nous avons choisie, pour se mettre devant les yeux les pitoiables raisonnemens, où les hommes tombent, par cela même qu'ils s'écartent des règles que nous venons de poser. Faut d'avoir réfléchi attentivement & à fond, sur la nature de l'homme, & sur la nature de la Société, qui est composée d'hommes, il y en a qui, frappés des désolations de la guerre, en conçoivent une horreur qui la leur fait condamner absolument, oubliant de considérer que la dépravation de l'homme porte fréquemment le désordre à des excès, auxquels on ne peut parer que par des voies sangui- naires, & que dans l'état, où se trouvent les choses humaines, il faut se

se refoudre, à tout moment, à un moindre inconvenient pour en éviter un plus grand. C'est encore par la même ignorance du cœur de l'Homme, & de la nature de la Société, que quelques-uns, se formant des idées chimeriques, s'imaginent que les hommes pourroient vivre sans Magistrats & sans guerre, parce qu'un petit nombre de familles, composées de gens d'un naturel doux, & élevés avec un très-grand soin, pourroient s'entretenir dans la concorde pendant quelque tems.

Il y en a qui, connoissant en général, qu'il s'est fait des guerres justes, & qu'il s'en fait aussi d'injustes, trouvent d'abord à propos de s'en tenir à cette distinction, & de dire qu'il y a des occasions, où l'on doit faire la guerre, & d'autres où il faut s'en abstenir. Pour déterminer ensuite ces deux cas si différens, il leur vient en pensée, que les uns font la guerre, pour la défense de leur patrie, les autres entrent dans le service des Princes étrangers. L'application est donc toute trouvée; défendre sa patrie, cela est beau & digne de l'homme; s'exposer pour le service des autres, cela est

est barbare. Ils se font d'abord fête de cette distinction, avec quelques femmes, toujours affligées de voir partir leurs amans, leurs Maris, & généralement les personnes en qui elles prennent intérêt; mais bien aises pourtant de penser que, si on les attaque, elles auront des défenseurs. On repète ensuite la même distinction à des disciples & à des amis ignorans ou faciles, & après l'avoir ainsi munie de plusieurs approbations, & s'y être affermi par l'habitude de la réitérer, on en informe hardiment le public. Cependant rien n'est plus frivole; car lors qu'un but est juste, les moyens absolument nécessaires pour y parvenir, sont légitimes; or le moyen que la patrie se défende, si elle n'a pas des Officiers & des Soldats expérimentés? & comment en aura-t-elle, si les hommes, qui la composent, doivent attendre que leur patrie soit en guerre pour en apprendre le métier? D'ailleurs le plus foible deviendra toujours la victime, & le partage du plus fort, s'il ne peut jamais être aidé du secours de ses voisins.

D'un autre côté un Prince pourroit
en-



entreprendre une guerre d'une injustice si palpable, si manifestement ruineuse, & s'y prendre avec tant de mauvaise foi & de cruauté, que le bon sens & la conscience de ses Sujets les engageroit à se dispenser d'être ses Soldats, à moins que l'on ne reconnoisse la volonté du Prince pour la Loi suprême, & que l'on ne dise, que le commandement exprès de vivre, en ce présent siècle, *justement* aussi bien que *sobrement & religieusement*, ne doit s'entendre qu'avec cette exception à moins que le Magistrat n'en dispense. Tout cela tend à nous faire sentir, par un exemple, le danger qu'il y a de s'arrêter aux idées vagues, & la nécessité où l'on est, de pousser les recherches en allant de notions en notions, jusques à ce que la question se trouve éclaircie, par quelque chose de déterminé.

Il s'en trouve qui décident la question, en distinguant les guerres en offensives & défensives. Celles-là sont injustes, disent-ils, & celles-ci permises. Mais comme en faisant la guerre, l'on poursuit par la violence un droit, qu'on poursuit par la Raison en plaidant; Dire que les guerres
offen-

offensives sont injultes, c'est comme si l'on disoit que dans les procès, il n'y a que l'Acteur qui ait tort, & que le possesseur est toujours dans le droit, de quelque manière qu'il se soit mis en possession.

Quand on demande si c'est la paresse ou l'ignorance qui s'oppose à l'étude & à ses progrès; Pour répondre juste, il n'y a qu'à définir: Qu'est-ce que la paresse? Une répugnance pour ce qui fatigue, & qui demande de l'effort. Or pour étendre ses lumières, il ne suffit pas d'exciter son attention avec vivacité, il faut s'y soutenir avec persévérance; Pour ce qui est de l'ignorance, ce n'est pas une qualité réelle de l'Entendement, c'est un défaut, une absence de ce qui devoit y être; or une simple négation suffit-elle pour produire des effets réels? Je demande donc si l'on peut se tirer de cet état, & si on n'est pas obligé d'y travailler? On le peut, & on le doit; Il n'y a personne, qui de tems en tems n'y soit invité, par sa propre expérience. On se trouve mal d'avoir agi sans réflexion, & sans s'être suffisamment éclairé sur ce qu'on avoit

avoit entrepris ; on est au contraire invité à se procurer des lumières, par le plaisir de les sentir, & par les fruits que l'on en tire : Celui qui ne veut pas en faire l'essai, & qui préfère la basse satisfaction de se refuser à tout travail, éprouve dans la continuation de son ignorance, les suites de son mauvais choix. Il en est ainsi de tout ce qui se passe dans l'ame de l'homme, elle se modifie elle même, & les effets qu'elle produit deviennent à leur tour des motifs & des moyens efficaces, qui affermissent ces causes qui les ont produits.

L'ennuy détermine à la dissipation ; pour le fuir on cherche à se dissiper. Mais les frivoles amusements de la dissipation ne contentent pas le cœur humain, il s'en dégoute, & l'ennui est, à son tour, l'effet de ce dégout. Le retour de l'ennui a, comme auparavant, pour suite & pour effet, la dissipation.

Il en est de même de cette Question, *Devient-on vertueux par L'EMPIRE, qu'on prend sur ses passions? ou si au contraire cet Empire est l'effet & la suite de la vertu?*

Spino-

Spinoza, dans son goût pour l'embrouillement, décide sur cette alternative, en la laissant dans sa confusion. P.V. pr. XLII.

On peut combattre une passion & s'en rendre Maître sans le secours de la vertu. *L'Avarice* peut garantir de la *débauche*, & des fers qu'une Courtisane préparoit. On peut aussi avoir de la *vertu* & plier sous quelque *passion*; une foiblesse, un oubli ne l'éteint pas entièrement.

La satisfaction qu'on goûtera pour avoir su éviter les pièges d'une passion, pourra déterminer à vouloir se mettre au dessus d'une par une autre. Dès la il se peut qu'on passera à vouloir faire essai de l'usage de la raison, qui les assujetti toutes à son Empire. En continuant à les combattre, on s'affermi dans la vertu, qui par cet exercice même, & par cet usage de ses forces, les affermira. On va à la vertu en combattant ses passions, & la vertu, fortifiée par cet exercice, achève l'ouvrage commencé.

Quand le P. Buffier compose l'idée d'une Religion, agréable à Dieu, de celle d'une adhérence constante & qui détermine, fondée sur des
preu-

preuves évidentes, & , ajoute-t-il dégagée de prévention, on pourroit lui demander, si toute prévention ôte à la Religion un mérite essentiel. Car s'il y a des préventions fondées sur des dispositions vicieuses, il se peut aussi trouver des préventions efficaces, qui ont pour fondement des foiblesses, objets de la miséricorde Divine & non de sa condamnation.

VII. La route par laquelle on arrive à la découverte de l'argument, à la découverte de cette idée moyenne, nécessaire pour former un raisonnement, cette route n'est pas difficile à montrer, & nous venons de l'indiquer en peu de mots; mais la pratique en est moins aisée, & c'est par l'habitude seulement qu'on peut se la rendre facile: Je conseille donc de commencer à *raisonner* sur des sujets peu composés, sur des sujets étudiés avec ordre & avec soin, & sur lesquels par conséquent on a des idées nettes & exactes. Les jeunes gens sont heureux, lors qu'ils tombent sous des Maîtres qui, au lieu de proposer seulement à leur intelligence, & de recommander à leur mémoire, des choses dignes d'être sûtes, les forment

Avis pour se rendre aisée l'observation des Regles précédentes



ment à inventer, leur font chercher; & cherchent avec eux ce qu'ils ont déjà trouvé, & qu'ils supposent pour un moment, obscur & incertain. La découverte de la Vérité est une espèce de chasse, à laquelle on se forme par cet exercice. Quand on rencontre des Livres, dont les Auteurs, non contents de faire part au public de leurs découvertes, l'informent encore des routes qu'ils ont suivies, & des soins qu'ils se sont donnés pour y parvenir; quand on tombe sur des Livres écrits de manière qu'en les lisant il semble qu'on voit leurs Auteurs chercher, il faut se mettre à leur place & chercher avec eux; ce sont de tels Ouvrages qu'on doit lire & relire, avec une très-grande application, & se les rendre parfaitement familiers. Quand on a acquis un peu plus de force, on peut utilement faire des réflexions sur les méprises des autres, & en remontant à la source de leurs erreurs, établir mieux l'état des questions, suppléer à ce qu'ils ont omis, éviter les détours où ils se sont jetés, & pousser ses recherches à des exactitudes, & à des déterminations qu'ils ont négligées.



VIII. L'Ecole fait mention de quel-
 ques Sophismes, qui ne sont préci-
 sément que des écarts de nos Règles sur
 la découverte du Moien. Il n'arrive
 que trop de poser pour *preuve* d'une
 proposition obscure, *ce qui n'est pas*
moins obscur. C'est assez l'usage des
 Prédicateurs; Le texte qu'ils expli-
 quent est, selon eux, celui qui a
 besoin d'éclaircissement, & tous les
 paralleles en sont le commentaire ma-
 nifeste; mais ce texte ainsi commen-
 té deviendra, dans quelques semai-
 nes, le commentaire formel de ceux
 par lesquels on a prétendu l'éclaircir.
 Quand on veut raisonner sur des ma-
 tières obscures, l'impatience où l'on
 est de trouver quelque chose, entraîne
 à établir une obscurité par une autre
 obscurité. Les animaux brutes ne
 sont pas des machines & ne raisonnent
 pas non plus, on le prouve en disant
 que l'instinct seul les fait agir. L'hom-
 me paroît libre, mais il ne l'est point,
 parce qu'une Prédestination irrévoca-
 ble a tracé toute la suite de ses
 pensées & de ses mouvemens. Par un
 tel raisonnement, l'on cherche à
 ébranler la certitude d'un sentiment
 immédiat, en prenant pour principe
 une

Premier
 Sophisme
 contre ces
 Règles.

une incompréhensibilité. On voit encore des Auteurs qui, pour expliquer la nature des Corps, prennent pour principe l'hypothese de la Transsubstantiation.

Second
Sophif-
me.

IX. On appelle dans l'Ecole *pétition de principe* la faute où l'on tombe, lors que la vérité de la preuve, dont on se sert, suppose déjà la vérité de la proposition, qu'on prétend établir par cette preuve. Sur des sujets fort simples, cette méprise paroît puérile, & en même tems si grossière, que l'on est tenté de regarder comme superflue la règle qui la défend; mais de grands hommes y sont tombés sur des matières composées. Par exemple, pourquoi prendre la pesanteur pour principe de l'action des Corps les uns sur les autres? Il est aussitôt fait, & il est également clair de dire qu'ils agissent les uns sur les autres, que de dire qu'ils pèsent les uns sur les autres? Si on se rend à l'une de ces suppositions, plus facilement qu'à l'autre, c'est qu'on est également accoutumé à regarder la pesanteur comme une qualité non relative, mais absolue & obscure.

Un



Un homme qui répond, & qui fait voir qu'une difficulté, par laquelle on prétendoit renverser une hypothèse n'a rien qui y repugne, ne suppose pas ce qui est en question. C'est en objectant qu'on tombe plus souvent dans ce Sophisme.

La démonstration commune chez les Anciens, du principe des Mécaniques, est une *pétition de principe*, & celle par lesquelles des savans & célèbres Algebristes ont voulu prouver qu'une fraction, multipliée par elle-même ne produisoit point un entier, & qu'on ne pouvoit venir à bout de trouver en fractions la racine quarrée juste d'un nombre entier, quand il n'a pas pour racine quarrée un entier, ces démonstrations ne sont pas assez éloignées de ce défaut.

„ La connoissance des Règles est
 „ inutile, puis qu'avec cette connois-
 „ sance tant de Savans ne laissent pas de
 „ s'écarter de la Vérité. “ Si l'on prétend prouver par ce raisonnement, l'inutilité des Règles, c'est un sophisme qui suppose ce qui est en question; Ceux qui ont étudié les Règles, de la manière qu'une bonne Logique l'ordonne, & qui veulent s'en servir,

vir,



vir, s'écartent moins du vrai qu'ils ne feroient fans cela, & ne s'en écartent même que faute de circonspection, & d'attention à la route que les Règles prescrivent.

„ L'état d'une chose est fixe, le
 „ mouvement n'est pas fixe, donc
 „ le mouvement n'est pas l'état d'une
 „ chose.“ Si par un état fixe, on entend un état sans succession, c'est une pétition de principe. Si on entend un état qui continue, un Corps en mouvement continue à s'appliquer successivement, sa manière de s'appliquer successive n'est point interrompue. Prenez quelle portion de tems qu'il vous plaira, entre la fin de cette portion & le commencement de la suivante, il n'y a aucun intervalle; Un Corps, qui se meut, applique donc sa surface successivement sans interruption.

Quand Spinoza dit qu'il n'y a qu'une Substance, parce que nous n'avons qu'une idée de Substance, il prend pour principe ce qui est en question: Nous n'avons qu'une idée vague de Substance; mais nous avons plusieurs idées déterminées de diverses Substances,

tances, auxquelles la même idée vague s'applique indifféremment.

Quand les Juifs disoient à Pilate que si Jésus Christ n'avoit pas mérité la mort, ils ne l'auroient pas amené devant lui, ils posoient pour principe ce qui étoit en question.

Ceux qui se font un scrupule de reconnoître des fautes, dans les Auteurs dont ils ont fait l'objet de leur admiration, justifient Homere par Virgile, tout comme Virgile par Homere: Sur lequel des deux que tombe une objection, ils posent pour principe que l'autre en est à couvert.

Les passions, qui détournent toujours notre vûë de ce qui ne les accomode pas, qui embrouillent toujours les questions & empêchent d'en établir distinctement l'état (1), sont encore des sources des pétitions de principes, & elles empêchent d'appercevoir, qu'en raisonnant on suppose ce qu'on a dessein d'établir. Un homme est trop paresseux pour pousser une certaine Science, & suivre, dans

Tom. V. R. tous

(1) Voyez le passage de Seneque cité dans le Chapitre précédent; §. V. Note 3.

tous leurs détails, ceux qui s'y plai-
sent plus que lui. *Quelle folie*, dit-il,
de consumer sa vie dans la recherche des
choses impénétrables? On en convient
avec lui, mais qu'a-t-il avancé par là?
On lui nie que ce qui n'est pas de
son gout, parce qu'il est trop dif-
ficile, soit pour cela impénétrable.
Il le voit & d'un principe qui est vrai,
joint à un second qu'il suppose, il
laisse à tirer cette conséquence, que
pour lui il est sage & que les autres
sont des fous.

On ne convient par du sens qu'on
doit donner à un passage de l'Écritu-
re Sainte. Chacun prétend que son in-
terprétation est la bonne, & là-dessus
on accuse hardiment ceux qui ne
veulent pas la recevoir, de man-
quer de respect pour l'Écriture Sain-
te. On auroit raison de leur faire
ce reproche, si, tombant d'accord
que l'interprétation contestée expose
le vrai sens du passage, ils refusoient
cependant de l'admettre pour vrai;
mais c'est par cela même, qu'ils
croient cette interprétation éloignée
du sens véritable, qu'ils ne peuvent
se résoudre à l'admettre. La question
n'est point de savoir s'il faut admet-
tre

tre le vrai sens de l'Écriture , mais on demande uniquement , si une certaine interprétation contient ce véritable sens. Ceux qui se disent infallibles parlent conséquemment , quand ils ajoutent qu'ils ont conservé sans alteration le *dépôt de la Foi* , & qu'il est inutile de leur faire là-dessus des difficultés , qui ne sauroient les ébranler. Mais ceux qui ne se donnent pas pour infallibles , sont obligés de reconnoître que parmi le vrai , le bon & l'utile , il pourroit leur être arrivé de mêler quelque chose , qu'on ne feroit pas mal de corriger.

La dispute de Mr. Huet avec Mr. Despreaux , sur un passage de Longin , n'est ignorée d'aucun homme de Lettres. Il s'agissoit du sublime de ces paroles , *Dieu dit ; Que la Lumiere soit ; & la Lumiere fut.* Mr. Despreaux après Longin , fait admirer le sublime des expressions de Moïse ; Mr. Huet n'y trouve qu'un exemple de la naïve simplicité de la Langue , dans laquelle Moïse a écrit ; la dispute s'étant échauffée , comme il arrive ordinairement , M. Despreaux ne trouvoit pas , qu'il fût digne de la piété d'un Evêque , de contester la



sublimité des expressions, dans une matière si sublime, à quoi Mr. Huet répond: *Il aisé maintenant de voir si la censure de M. Despreaux est bien fondée. Elle se réduit à faire un point de Religion de notre différend, & à m'accuser d'une espèce d'impiété, d'avoir nié que Moïse ait employé le Sublime, dans le passage dont il s'agit. Mais cela est avancé sans preuve, & c'est donner pour raison ce qui est en question. S'il est contre le bon sens de dire que ce passage est sublime, comme je crois l'avoir fait voir, il est ridicule de dire que c'est blesser la Religion, que de ne parler pas contre le bon sens.*

Cette dispute est une preuve évidente de la facilité, avec laquelle il arrive, aux Savans même du premier ordre, de perdre de vûe l'état de la question, dès que leur Esprit s'échauffe. Mr. Despreaux allegue que des personnes, non moins considérables par leur savoir que par leur piété, entre plusieurs preuves excellentes, pour faire voir que c'est l'Esprit saint qui a dicté ce Livre, ont cité le passage de Longin. „ Cela fait voir, „ dit-il, combien les Chrétiens doi-
 „ vent

„ vent être persuadés d'une vérité, si
 „ claire qu'un Payen même la sentie,
 „ par les seules lumières de la Rai-
 „ son, *comme si le Sublime se sentoit*
par la foi.

L'état de la Question même, bien posé, auroit prévenu là-dessus, ce me semble, toute contestation. Les idées que Moïse exprime, dans ces paroles, ne sont-elles pas des plus grandes qui puissent se présenter à l'Esprit humain? Cela est hors de doute. Les termes de Moïse ne sont-ils pas propres à les faire naître dans toute leur force? On n'en sauroit disconvenir; ils répondent à la grandeur des idées; y a-t-il apparence, que Moïse se soit élevé à ces expressions seulement par la grandeur de son génie, ou si la langue, dans laquelle il s'énonçoit, les lui a naturellement offertes?

Les raisonnemens que Seneque fait à Polybe, pour le consoler de la perte de son frère, cachent, sous de grands mots, & sous des idées pompeuses, des pétitions de principe, & supposent ce qui est en question. Polybe n'ignore pas que la vie humaine est un tissu de biens & de maux qui se succèdent tour à tour; mais

R. 3 il

il croit que tout bien compté, les biens l'emportent sur les maux, & qu'il vaut mieux vivre que de ne vivre pas, c'est par cette raison qu'il pleure son frère. Seneque au contraire pose pour principe que celui qui meurt gagne plus qu'il ne perd, & il veut qu'on l'en croye sur sa parole (2).

Rien n'est plus fréquent dans les discours ordinaires des hommes que ces trompeuses suppositions: Vous êtes prévenu de haine, on loué la valeur & la générosité de votre ennemi; Il n'a point fait ce qu'on lui attribue, dites-vous; & pourquoi? Il n'est ni vaillant ni généreux. Mais l'on prouve qu'il est l'un & l'autre par ses actions? Je ne les crois pas, repliquez-vous; & pourquoi &c. le cercle recommence. Les préventions favorables jettent dans les mêmes petites: On découvre une vérité nouvelle,

(2) *Si bene computes, plus illi remissum, quam ereptum est. Non opibus fruetur, non tua simul ac sua gratia; non accipiet beneficia, non dabit. Misorum putas quod ista amisit, an beatum quod non desiderat? mihi crede, is beator est, cui fortuna supervacua est, quam is cui parata est. De Conf. ad Polyb. cap. 28.*



velle, ou l'on combat une ancienne erreur : si cela étoit vrai, dit-on, de la première de ces propositions, les Anciens en auroient déjà parlé ; si vos objections étoient solides, dit-on de la seconde, les Anciens se seroient trompés, & d'où savez-vous que les Anciens ont tout vû & ne se sont point mépris ? De leurs Ouvrages dont rien n'égale l'étendue & la solidité. Mais je vous dis moi que telle & telle considération leur est échappée. Vous vous trompez, ils ont tout vû &c.

Quelle certitude voulez-vous trouver dans les Sciences, il n'y a aucune hypothèse qui ne soit contredite, & chaque Secte en a un grand nombre qui déposent contre elles. La Conclusion seroit bien tirée si les argumens qui doivent décider cette question se tiroient du nombre des suffrages, & non pas de l'évidence des raisons.

Il ne faut donc jamais supposer pour vrai ce qui n'est pas connu, & dont on n'a pas d'idée, c'est une règle que nous avons déjà établie ailleurs ; la certitude ne se trouve que dans l'évidence. Un lecteur ouvre un Livre dans le desir de s'éclair-



cir sur des faits qui sont obscurs pour lui, & d'en développer les causes; mais il trouve que l'Auteur lui demande pour grace de lui accorder, & de supposer avec lui, des principes qu'ils ne comprennent ni l'un ni l'autre: c'est vouloir diffiper mes ténèbres à condition que j'accepte pour lumière des ténèbres.

On rejette une Règle prétendue.

X. Aux Règles précédentes les Logiciens de l'École en ajoutoient une, qui défendoit de tirer d'une Science des preuves pour les appliquer à une autre, & ils appelloient la violation de cette Règle, le *passage d'un genre à l'autre*.

Je dirai naïvement que cette Règle me paroît avoir été inventée, par des gens qui en avoient besoin, pour se tirer de quelques objections qui renversoient leurs fausses hypothèses. Ainsi un Docteur qui a pris le parti de l'affirmative sur les Atomes, pressé par les argumens d'un Mathématicien, prend le parti de se fâcher, ou de se moquer; suivant l'humeur dont il se trouve. Faites votre métier, dit-il à ce subtil opposant; & je ferai le mien; Enseignez les Mathématiques, j'enseignerai la Physique;

fique ; nos juridictions font séparées, vivons en paix l'un avec l'autre, chacun dans son territoire. Ce font là des defaites ; car fi le Mathématicien dit vrai , en parlant de l'étendue , la division de l'étendue n'a point une dernière borne , & elle n'est pas composée d'atomes.

Cette règle de commande est encore fort commode à ceux qui distinguent l'état du Corps naturel , d'avec l'état du Corps sacramental, pour appuyer par cette distinction incompréhensible d'autres incompréhensibilités , qu'ils soutiennent hardiment fans savoir ce qu'ils disent ; & en général dès qu'un Théologien se laissant aller à son zèle pour les grands mots & les subtilités, n'entend plus rien dans ce qu'il dit , & se rrouve en opposition avec la Raison , il envoie promener cette Raison, & lui commande de se fixer dans les Auditoires inférieurs fans avoir l'audace de s'élever plus haut. (3)

Je conçois que de certains Politiques s'accommoderoient aisément de cette belle Règle, & qu'ils traiteroient de bon

R 5 cœur

(3) *Omnium verò bonarum Artium , denique virtutum ipsarum societatem cognationemque non norunt.* Cic. de Orat. Lib. III.



cœur un sage & juste Directeur, qui voudroit les renfermer dans les limites du Devoir & de la Vertu, comme un sot qui n'a pas mieux étudié les élémens de la Logique, que les profondeurs de la Politique, & qui passe d'un genre à l'autre.

Les hommes s'entêtent premièrement de quelque opinion, ensuite ils cherchent des raisons pour l'appuyer; Tout ce qui leur paroît favorable à leurs préventions ils l'admettent; tout ce qui leur paroît contraire ils le refusent. Ils se donnent également la liberté, & de se servir des principes d'une Science, pour établir les Théorèmes d'une autre, quand ces Théorèmes leur plaisent, & de regarder comme hors de leur place toutes les preuves qu'on en tire, quand ces preuves vont à démontrer ce qui ne leur agréé pas.

On a un Exemple bien remarquable des précautions qu'il convient de prendre, quand il s'agit d'établir un système, sans danger d'erreur, dans les Mem. de 1718 dans le dernier Mémoire: Ce n'est pas par un gout pour le doute que l'on doit être en garde contre les systèmes, mais
par

par la crainte de l'erreur & de ses suites. Ces Exemples instructifs sont fréquents, dans cet ouvrage. A force de défiances de recherches & d'examens, on parvient enfin à des découvertes détaillées, sûres & utiles. Quand on cherche à faire des découvertes, qui soient plus qu'éblouissantes, il importe d'arrêter le mouvement de l'Esprit, qui ne court que trop vite au Système.

Ils font la même faute en matière de mœurs, & quand il s'agit de régler leur conduite, ils se soumettent aux Loix dont l'observation ne leur est pas incommode, & du reste chacun se fait sa Morale; le Soldat se donne des dispenses qu'il condamneroit dans des gens d'Eglise. L'Avocat choisit ses règles & le Juge les siennes. Et comme ce qui est reçu pour vrai, dans une Science, passe pour faux dans une autre, tel s'applaudit de faire ce qu'il trouveroit pourtant insupportable, si un autre le faisoit,

Dat veniam corvis, vexat censura columbas.

R 6

Tel



Tel est condamné au dernier supplice, pour avoir voulu suivre un chemin qui a fait la grandeur & la fortune d'un autre. Tel, qui met sa gloire à tromper, chasseroit un domestique en qui il auroit trouvé le moindre déguisement : On s'entête, on se prévient, on prend pour règle quelques intérêts temporels & trompeurs, & suivant qu'on est prévenu, l'on donne le nom de lumière aux ténèbres, & on prend pour un faux jour la plus éclatante lumière (4).

Je sai bien qu'une même proposition devra être reçue comme vraie, ou rejetée comme fautive, suivant les divers sens qu'on lui donnera, & les différens rapports sous lesquels on la considérera. Ainsi cette proposition, *Le point n'a pas des parties*, sera fautive si elle roule sur quelques points actuellement existans, & qui soient des Substances, & posé qu'il y en ait sans aucune partie; mais elle est vraie si *n'avoir pas des parties* signifie *n'en avoir plus auxquelles on daigne faire*

(4) *Quidam adeo in latebris refugerunt, ut putant in tenebris esse quicquid in luce est.*
Sen. Ep. III.

faire attention, ou être le dernier terme de ce qui en a, la fin d'une étendue. Or comme différentes Sciences traitent quelquefois d'un même objet, mais considéré en divers sens, il se trouve que la même proposition sera, avec raison, affirmée dans l'une, & niée dans l'autre, si l'on peut appeller la même proposition celle qui est composée des mêmes mots, & qui ne renferme pas le même sens. Ainsi trois sont un, & trois ne sont pas un, mais c'est en des sens différens; car dans le sens que trois sont plus qu'un, dans ce même sens trois ne sont pas précisément un. La longueur, la largeur, la profondeur, ne sont pas trois Corps, mais trois réalités d'un seul Corps, & ce qu'elles sont trois réalités n'empêche pas qu'elles ne forment un seul Corps.

Pour ne s'être pas fait une idée assez juste, & assez exacte, des principes sur lesquels on se fonde, & sur lesquels on raisonne, on en tire des conclusions qui n'en découlent point; la prévention & la passion fait qu'on s'imagine d'y voir ce qu'on n'y voit pas, puis qu'en effet il n'y est pas.

Mr. PAb.



Mr. P'Abbé FLEURY, *du choix & de la conduite des études* pag. 86. Ed. de Paris 1686.

Combien y a-t-il d'études qu'on ne fait que pour paroître, pour se distinguer, pour étonner les ignorans? Le moien de les reconnoître est de penser à ce que l'on étudieroit, si l'on devoit vivre en solitude & ne parler jamais à personne.

Quoique ces paroles renferment un beau Conseil, on peut pourtant dire que ce qu'elles renferment n'est pas vrai universellement; il y a des choses qui peuvent être de quelque usage dans la Société, & auxquelles, par cette raison, on fera ce qu'on doit quand on y donnera quelque partie de son tems, mais qu'il seroit superflu d'étudier, si l'on devoit passer sa vie dans quelque solitude, éloignée du commerce des hommes; un homme, réduit à cet état, abuseroit de son loisir, s'il l'employoit à méditer sur l'Architecture, par exemple, & sur la Navigation, sur l'Art Oratoire, sur quantité de sujets, dont la connoissance procure aux hommes de véritables utilités.

Le



Le sens, dans lequel M. l'Abbé Fleuri prend le conseil qu'il donne, est sans contredit vrai & très-juste, & je n'ai rapporté cet exemple, que pour prouver qu'en donnant à un Principe vrai en un sens, un peu plus d'étendue qu'il ne faut, on en pourroit aisément tirer des conclusions outrées, & par là même fausses; On peut être honnête homme, & avoir l'humeur trop sombre; la Probité ne garantit pas de tous les défauts physiques, & un homme sombre, par l'effet de son humeur, pourra prendre de l'éloignement pour plusieurs Sciences, & justifier son dégoût par les paroles qu'on vient de lire, prises au delà de leur vrai sens.

C'est à l'humeur, à l'intérêt, à l'impatience, en un mot aux passions & aux préventions, qu'il faut imputer les *Argumens* qu'on appelle de *Convenance*, comme à leur véritable Cause: Puisque ces argumens ne prouvent pas, & ne soutiennent pas un examen sévère, ils méritent d'être comptés au nombre des *Sophismes*, car les Sophismes sont des argu-

gu-



gumens , qui on l'apparence de preuves, sans en avoir la force.

On s' imagine que pour bien établir la Religion, il faut affirmer tout ce qui l'établirait d'une manière invincible, s'il étoit vrai; Là-dessus on cherche dans son esprit, les fondemens sur lesquels on conçoit qu'elle devroit être appuyée, pour être hors de doute, & on s'échauffe tellement le Cerveau, & on se prévient si fort en faveur de ce qu'on a imaginé, qu'on vient à assurer, sans aucun doute, que ce sont là les véritables fondemens de la Religion, & que, si on les détruit, la Religion est perdue: C'est ainsi que quelques Savans, sans une mauvaise intention, se sont imaginés que les hommes n'étant pas capables, pour la plupart, d'examiner la Religion par eux-mêmes, il falloit nécessairement que Dieu eût établi une voie, par laquelle ils la pussent trouver sans examen, savoir celle de l'autorité. Ensuite ils ont conclu de là, que c'est renverser la Religion que de nier qu'il y ait une autorité au monde, à laquelle les peuples s'en doivent entièrement rapporter. Mais on leur répond qu'ils sup-
pe-

posent sans certitude que Dieu ne veut conserver la véritable Religion sur la Terre, que de la manière qu'ils ont imaginée, & l'on doit répondre de même aux Théologiens qui croient l'inspiration de chaque mot, du Texte Sacré, que la vérité de la Religion n'est point dépendante de cette supposition. Nous ne devons pas compter entre les principes de la Religion, ce qui nous paroît simplement propre à les affermir, ni rechercher la manière dont nous l'établirions, si cela dépendoit de nous, & la manière dont il nous semble que Dieu auroit dû l'établir; mais nous devons considérer les choses en elles-mêmes, telles qu'elles sont présentement, & apprendre par les faits ce que Dieu a voulu, au lieu de régler les faits, sur ce qu'il nous semble que Dieu a dû vouloir. Les Libertins qui voyent que pour soutenir la vérité de la Religion, on a fait de longs raisonnemens de Métaphysique, qui ne prouvent souvent rien, prennent occasion de traiter toutes les preuves de simples suppositions.

CHA-





C H A P I T R E III.

Des Lieux communs.

Tout argument se raporte à quelque Lieu.

I. **L**Es anciens Rheteurs donnoient des conseils différens des nôtres pour aider à trouver des argumens, & voici ce me semble, ce que l'on peut penser de plus raisonnable sur leur méthode. Ils considéroient, qu'un argument ne peut éclaircir une question, qu'en vertu de quelque rapport qu'il a & avec le sujet & avec l'attribut de cette question. Cela posé, ils distribuoient tous les rapports imaginables, en de certaines classes, & ils concluoiient, que tout argument devoit appartenir, ou à l'une ou à l'autre de ces classes; conclusion très-vraie, car point d'argument sans quelque rapport à la question, & point de relation qui ne puisse se rapporter à quelques-unes des classes des *Lieux*, dans lesquels on pouvoit chercher des raisons à alleguer, ou des *Lieux communs*, parce qu'en effet ces Lieux étoient exprimés

